

LÀ-BAS
SE DÉPLACER POUR MIEUX VOIR

*« L'Homme agit à la charnière. Il doit
chercher à épouser l'esprit de la
nature afin de réaliser une création
qui soit une articulation, un prisme
travaillant en unité avec le monde. »*

**Renaissance Sauvage
Guillaume Logé**

SOMMAIRE

Introduction	8
L'ÊTRE-SEUL.....	11
L'Erg Lihoudi aux confins des fragments du vide	12
Conclusion	36
L'ÊTRE-AVEC.....	39
Un détour par le confinement	42
Conclusion.....	69
L'ÊTRE-DÉCALÉ.....	71
Nelc'hla dite «la Bête».....	73
Conclusion.....	100
Conclusion.....	104
Documents annexes	109
Bibliographie.....	111

INTRODUCTION

Originaire du monde rural en Bretagne, je suis attirée par le dessin depuis toujours. Je recopie les coloriages qui me sont offerts ainsi que ceux de mon frère. Je ne vais pas à l'école de dessin du village, parce que ça ne se fait pas dans le milieu d'où je viens. À 16 ans, dans la vieille maison de la ferme, qui nous sert de lieu pour le casse-croûte, je reproduis sur les murs Lucky Luke, Tintin et Astérix & Obélix, en utilisant *la ligne claire*. Cela fait son petit effet quelque temps auprès des travailleurs qui passent par là. À 20 ans, je quitte la Bretagne pour le Morvan, en Bourgogne. Je fuis le paysage de l'agriculture intensive et m'installe dans un village en pleine forêt. Je m'inscris à un atelier de modèle vivant vers mes 25 ans. À partir de ce moment-là je ne lâche plus la question de la forme. Je monte à Paris les étés pour faire des stages de modelage et de dessin et j'explore l'histoire de l'art à travers les musées et expositions de la capitale. Je découvre le musée du Quai Branly, qui devient un lieu-ressource. Le geste primitif m'interpelle. À 33 ans, je décide de suivre une formation d'art-thérapie, afin de côtoyer « l'art

guérisseur ». Lors de ma dernière année de formation, je pars avec mon groupe pendant une semaine dans le désert marocain. Arrivée là-bas une multitude de questions me poursuit face au paysage que je découvre. Comment fonctionne-t-il ? Qui sont les gens façonnés par ce paysage ? Comment ce paysage est-il lui-même façonné par les habitants ?

Après la fin de ma formation je décide de retourner dans le désert marocain, pendant trois mois, en sac à dos, afin de répondre à mes questions. Je rencontre Mohamed, il devient ma clé dans le pays. Cette rencontre déplace mon regard, j'entre dans l'intimité du lieu. Dorénavant le statut de touriste me quitte pour celui de compagne de *Sharif*, surnom de Mohamed. Je ne suis plus considérée comme quelqu'un de passage, je deviens quelqu'un là-bas, un hybride certes, mais quelqu'un qu'on identifie.

Mohamed m'a fait rencontrer Ali, un vieil ami à lui. À plusieurs reprises, je lui loue une tente pour expérimenter la création dans cet espace désertique, loin de tout, à l'Erg Lihoudi.

« le geste primitif m'interpelle »

Seule sur deux séjours d'environ deux mois, je décide de commencer une recherche artistique en expérimentant la vie dans ce paysage archaïque. Fascinée par la puissance et la concentration de vie dans ce lieu, mon regard se modifie. Les objets ont un nouveau rapport à l'espace et dégagent plus de présence. Très peu de choses bougent, sauf quand le vent se met à déplacer le sable et divers objets abandonnés là. Il m'a souvent joué des tours ! C'est lui qui crée les lignes du paysage, il découvre et recouvre à sa guise. Cette expérience met mon corps à rude épreuve dans ce lieu extrême. Dès lors, je décide de mettre en place une discipline de travail pour garder un axe. Cette expérience est, sans le savoir, une mise en bouche de ce qui m'attend par la suite.

Lors de mon séjour en 2020, j'apprends que mon vol de retour pour la France est annulé à cause de la propagation du coronavirus. Une nouvelle aventure s'impose à moi. Après un confinement choisi, seule dans le désert, j'allais passer à un confinement avec quatorze personnes dans une maison en terre aux abords de la palmeraie. Le monde s'arrête pour moi à Amzrou, dans la famille de Mohamed. Immergée dans la culture traditionnelle arabo-berbère, je perds mes repères les plus basiques pour appréhender une nouvelle manière de vivre. Je passe trois mois avec eux en vase clos et m'adapte à ce nouveau paradigme comme je peux. Mes fondamentaux s'ébranlent, sens dessus dessous, je vis dans ma chair, d'une manière profonde, la notion d'altérité et la richesse qui en découle,

malgré l'inconfort d'une déconstruction intérieure. Le contact avec cette autre culture approfondit ma relation à la nature et à mon environnement. J'ai besoin de ce lieu pour créer, afin d'intégrer et avoir ce geste primitif que je ressens au plus profond de moi. Je décide de retourner à Amzrou pour trois mois en 2022. Je loue, avec Mohamed, un espace qui nous sert d'habitation et d'atelier. Je crée à partir du paysage ancestral de la palmeraie. La partie centrale de celle-ci est préservée de véhicules à moteur. Elle est construite autour de la temporalité de l'homme et de l'animal. Les jardins augmentent l'aura de mon corps. Je me sens décuplée. Lors de ce séjour, je circule plus aisément, je vais régulièrement chez deux des sœurs de Mohamed qui vivent dans

le dernier village avant le désert et passe du temps avec elles et leurs enfants. Je m'inspire de ma vie avec elles pour créer la sculpture *Nelc'hla*, appelée « la bête » instinctivement par Mohamed et moi.

Cette rencontre avec ce lieu et le monde de Mohamed intègre dans ma création un nouvel inconscient collectif et me fait prendre de nouveaux chemins. La présence de *l'Autre* devient plus prégnante dans mon rapport à l'artiste que je suis et m'invite à une déconstruction interne et à un lâcher-prise pour accueillir ces nouvelles formes. Sa culture m'oblige à regarder autrement et à intégrer de nouvelles règles, ce qui me pousse à creuser en moi pour trouver une sensibilité commune entre nos deux mondes, afin de créer un dialogue.

Par cet écrit, j'invite le lecteur à suivre l'évolution de ma relation avec « Là-bas ». Du paysage à la création, en faisant un détour par le confinement, je raconte à travers des fragments de texte et des images l'univers que j'ai mis en forme entre nos deux mondes.

« Qui sont les gens façonnés par ce paysage ? Comment ce paysage est-il lui-même façonné ? »

*« Il faut se pencher avec un regain d'intérêt,
sur les énigmes de la perception, qui sont
une sorte de cheminement vers l'être.
L'approfondissement de la perception est
indispensable à l'observation.*

*Dessiner d'après nature, percevoir,
reviendrait alors à descendre à l'intérieur
de moi-même, à prolonger la vision de mon
œil par une vision de mon esprit. Une vision
directe une vision qui perce le réel.»*

**Le dessin d'observation
méditations phénoménologiques
Said Bouftass**



L'ERG LIHOUDI AUX CONFINS DES FRAGMENTS DU VIDE

En janvier 2020, je pose mon sac et installe mon atelier éphémère pendant quarante jours chez mon ami Ali à l'Erg Lihoudi. Immersée dans le paysage, j'explore celui-ci à travers mes encres, ma plume et ce que je collecte.

Seule, ou presque, dans ce grand espace saharien, je me laisse emporter par les vagues du Chergui¹ aux confins des fragments du vide. Aspirée vers les frontières de ce nouveau paradigme, j'avance à tâtons vers l'énigme du vivant à travers les matières élémentaires.

Mon regard s'affine à l'écoute du silence.

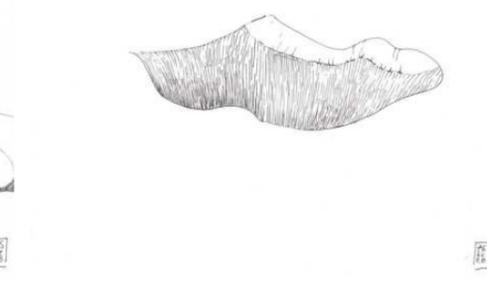
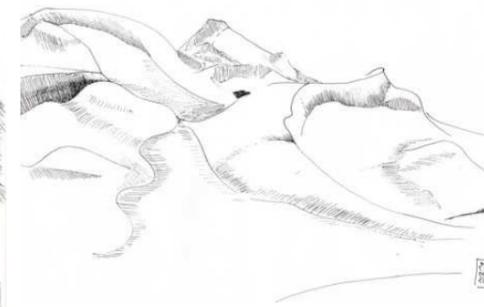
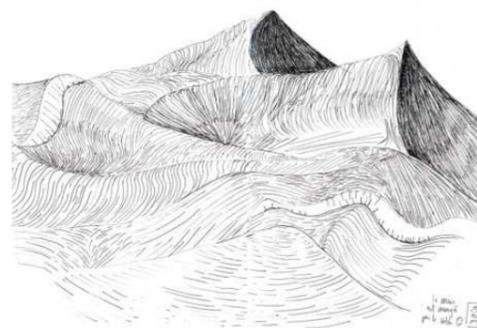
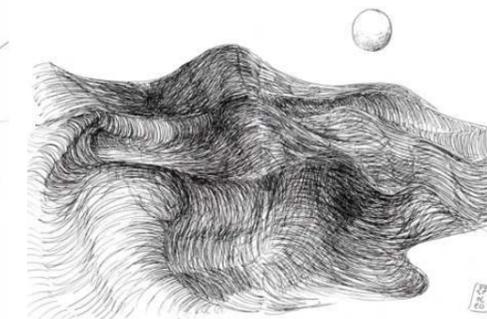
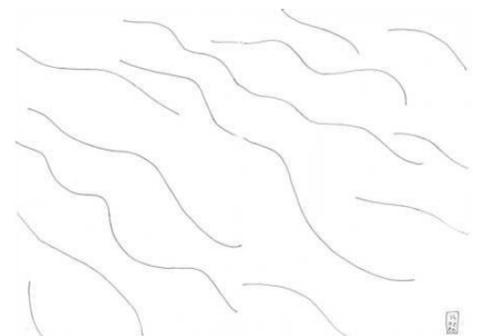
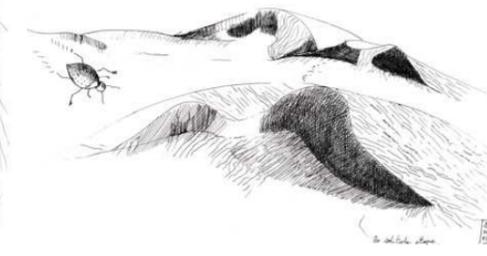
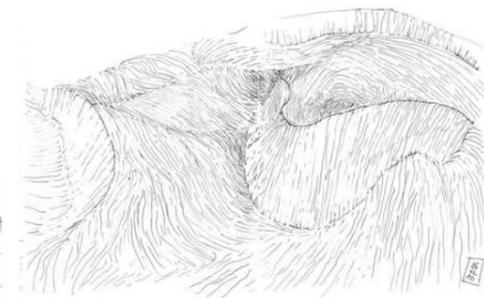
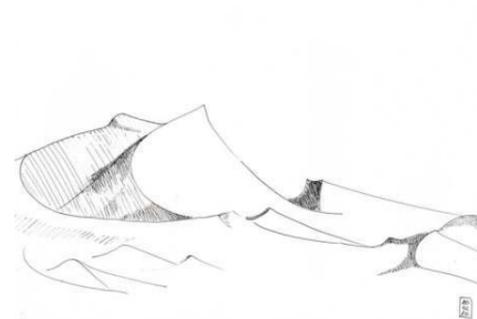
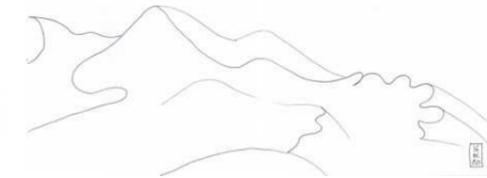
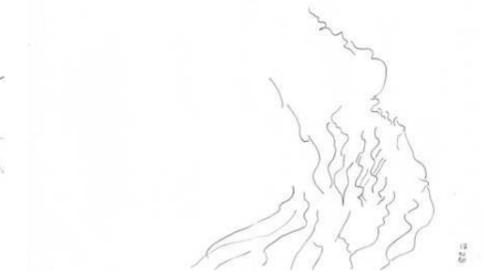
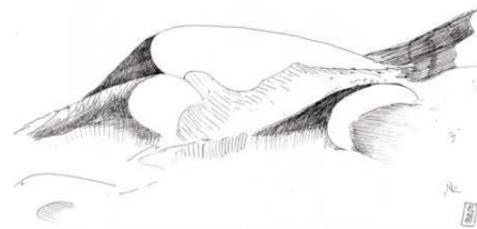
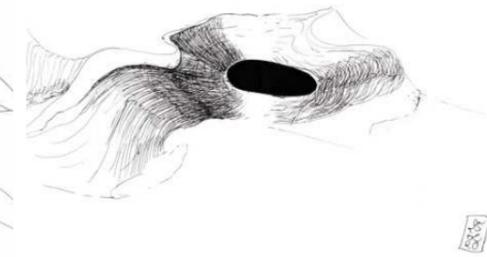
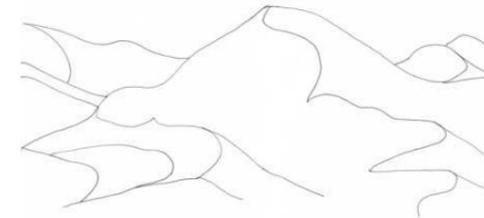
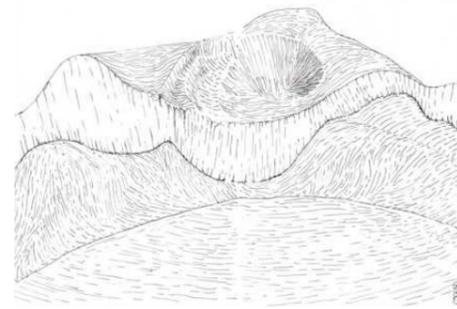
¹ Vent d'Est en darija dialecte marocain

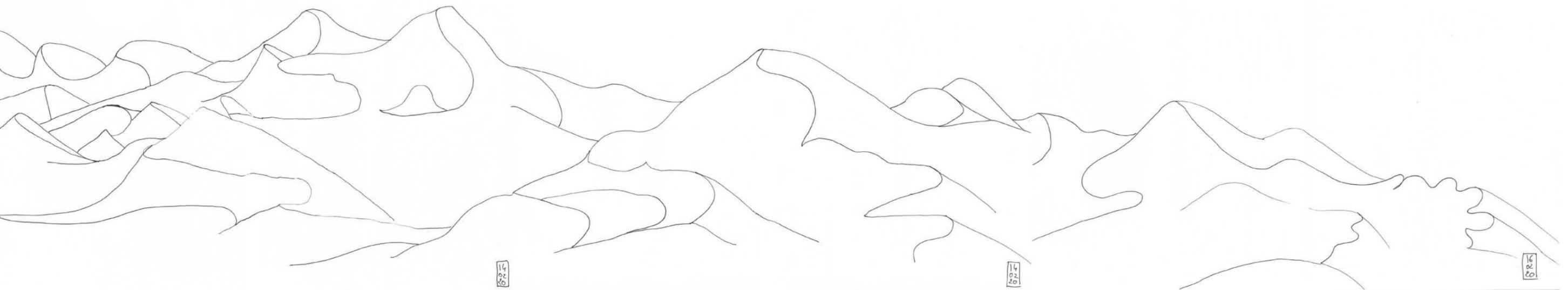
« Parce que l'atmosphère est essentielle. Il n'y a pas que le modèle qui compte, tout ce qui est autour intervient. Je me laisse absorber par l'ambiance. »

Entretien de Daniel Frank
Le Cahier Dessiné 2003

Sur le fil des dunes, je saisis les courbes du plus vieux sculpteur de tous les temps : le vent.

Extrait de l'édition
Les vagues du Chergui
Voir documents annexes





Ce matin, les dunes ressemblent à des vagues de papier.

Le calme règne à l'heure de midi,
le soleil est au plus haut, la lumière me brûle les yeux.
Dehors, les ombres ont disparu.

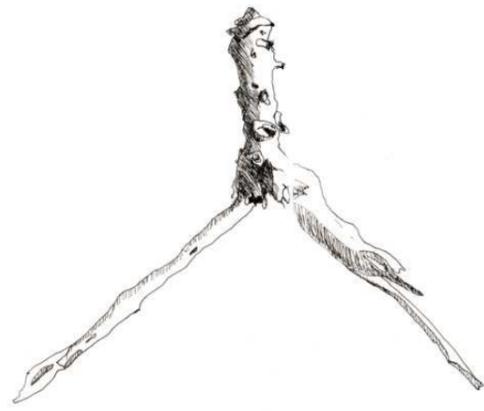
Depuis l'abri d'Ali, au son des cliquetis des voiles de sa tente,
j'observe cette vague de sable figée,
suspendue au temps qui passe.

*«Nous sommes toutes au début un tas
d'os, un squelette démantelé gisant
quelque part dans le désert sous le
sable. À nous de recoller les morceaux.*

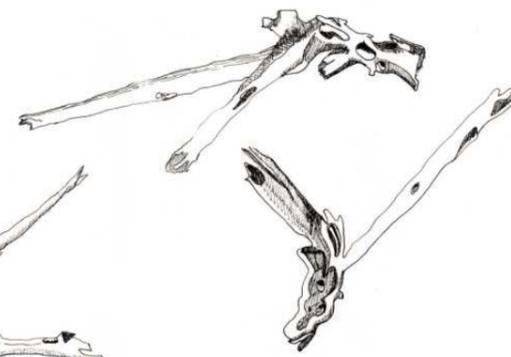
*C'est une tâche pénible qu'on doit
exécuter quand la lumière est bonne, car
il faut y consacrer beaucoup d'attention.*

*La Loba nous montre ce que nous
devons chercher, l'indestructible force
vitale, les os.»*

***Femmes qui courent avec les loups
Clarissa Pinkola Estés***



le sang
coulé



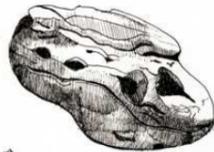
le cristal
jaune



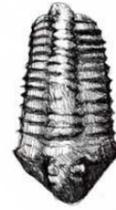
10
02
20



11
02
20



12
02
20



13
02
20



14
02
20



le vent
soufflé



15
02
20



16
02
20



17
02
20

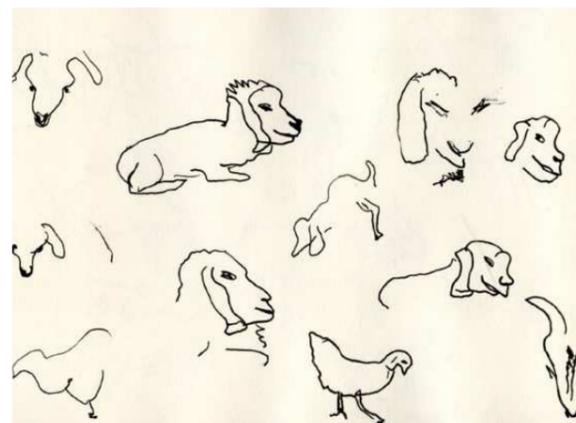
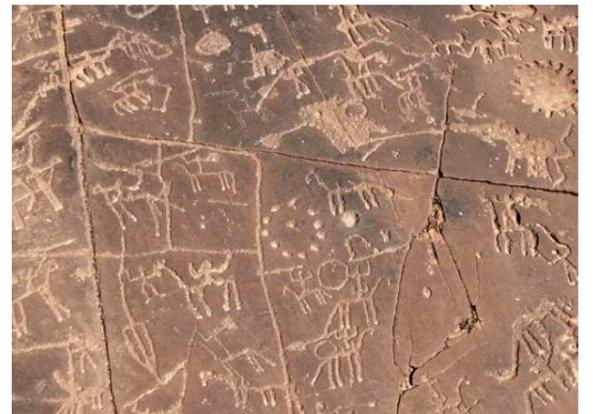
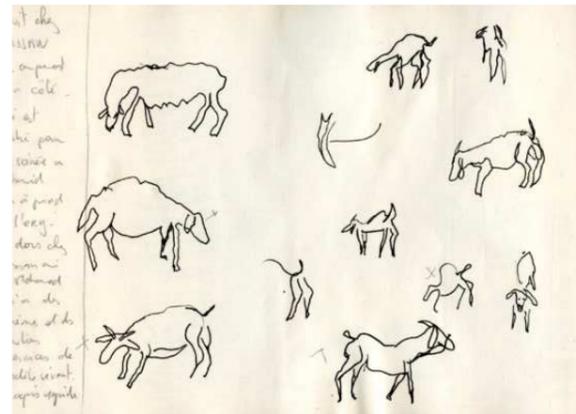
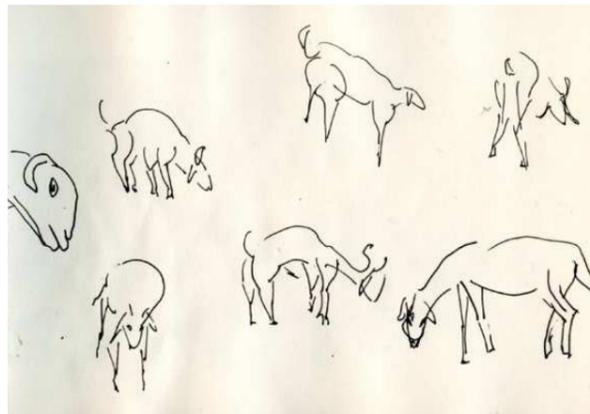
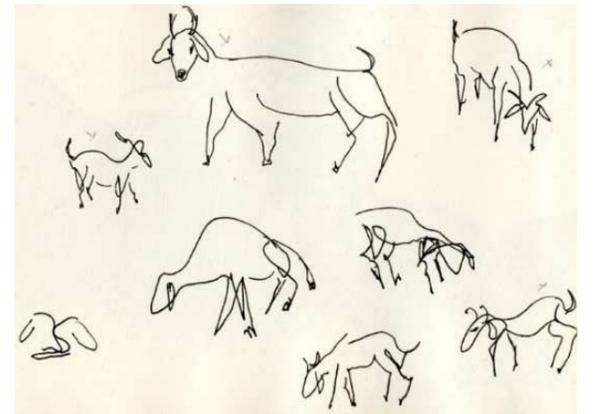
Je plonge dans une mer minérale.
Je remonte des cailloux, des fossiles
et des branches pour en constituer
un carnet de sédimentation.

Vue d'exposition
Les fragments du vide
2021

Quand le dessin traverse le temps

Quand le mouvement me manque, je vais dans le campement des voisins, là où se trouvent quelques animaux. Je dessine la vie concentrée dans ce petit enclos.

À quelques kilomètres d'ici Ali m'informe qu'il y a un site rupestre, *Foum Chenna*. Je n'y suis jamais allée.



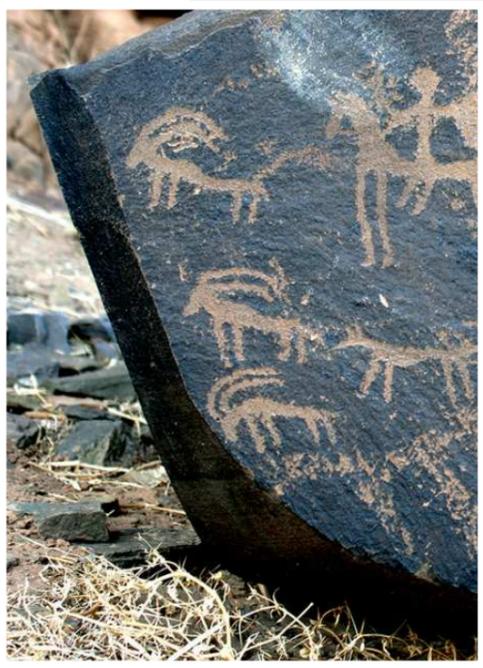
Entre chien et loup, je photographie les chimères
filant à travers la lune et le soleil.

Animaux hybrides et chimériques, éphémères,
ils incarnent le mouvement à travers le paysage et
les éléments.

Ils deviennent un axe entre la terre et le ciel.

Ils manifestent le lien entre les forces
chthoniennes et célestes.

Ils incarnent le passage aux mondes oniriques.



Vue d'exposition
Les Chimères
2021
Gravure rupestre
Foum Chenna



Vue d'exposition
Les Chimères
2021

Gravure rupestre
Foum Chenna

«La vue, le toucher, la matière, le lieu, la forme et l'oeuvre qui en résulte constituent un ensemble intégral - difficile de dire où commence et où finit quoi. Le lieu est découvert en marchant, l'orientation est déterminée par le temps et la saison. Je saisis les occasions que m'offre chaque jour : s'il neige, je travaille avec la neige, à l'automne avec des feuilles mortes : un arbre renversé devient une réserve de branches, des plus petites aux plus grosses.»

Andy Goldsworthy

Je crée à partir de ce que je vois, de ce qui m'inspire et de ce qui m'intrigue.

Par cette immobilité de 40 jours à l'Erg Lihoudi, j'allie la solitude au paysage, afin de toucher une nouvelle temporalité intérieure, et me mettre en relation avec ma propre énigme. Dans ce paysage archaïque, je me laisse guider par les éléments et crée à partir de gestes simples.

Ce déplacement me permet de creuser au fond de moi et me donne accès à une nouvelle relation corporelle avec la nature. Mon espace intime côtoie l'infini.



L'ÊTRE-AVEC



LE CONFINEMENT

« Quand
l'avènement
devient événement »



UN DÉTOUR PAR LE CONFINEMENT

Après mon séjour dans le désert je suis accueillie dans la famille de Mohamed à cause de la propagation du coronavirus. J'y reste confinée trois mois. Je découvre leurs us et coutumes. J'expérimente le ramadan, afin de rester dans le même rythme que mes hôtes.

J'écris pratiquement tous les jours. Je dessine les moutons, je « vole » quelques photos, comme me dirait Mohamed et je crée du lien sans parler leur langue, ce qui n'est pas aisé tous les jours.

Je cherche et trouve ma place parmi eux, malgré nos différences de culture, de valeurs et de manière de vivre.

Je suis gauchère, je deviens droitère, je mange avec la main dans le même plat qu'eux, je dors par terre avec le groupe. Je mange uniquement avec les femmes sans Mohamed, bref, je change de paradigme. Comme un enfant je suis obligée de tout réapprendre.

J'avais déjà démarré mon apprentissage dans le désert, mais là, le confinement a précipité celui-ci. Ce chapitre est essentiellement constitué d'extrait de mes écrits avec quelques photos et courriels envoyés à une amie.

Après la sieste, je rejoins Mohamed dans le salon des hommes, on prends le temps de discuter. On se prépare pour sortir les mômes à la montagne. Comme d'habitude, pour ne pas être vus, nous sortons par petits groupes, Younes et Azzedine, Eckram et moi, Fatimzara et Hussein et à la fin Mohamed. On se retrouve tous au fond du terrain. À chaque fois que je traverse ce lieu, mes yeux sont attirés par les carcasses des chèvres, des moutons et tous ces morceaux d'animaux abandonnés là ...

Nous nous rejoignons au fond du terrain et partons ensemble, en file indienne dans la montagne. Aujourd'hui il y a beaucoup de vent, les bruits ont une tout autre porté. Je ne me sens pas très à l'aise, je ne me sens pas en lien avec la montagne entre ces bourrasques de vent ; et la tension due au coronavirus, cela devient moins l'école buissonnière lorsqu'on sort.

L'atmosphère est plus lourde, malgré cela les enfants sont contents.

Ces sorties dans la montagne sont une vraie aération pour nous et les enfants. C'est un peu l'aventure.

Mohamed en rajoute un peu sur la peur de se faire attraper par la police, mais je vois bien que ça les grise de transgresser la loi, d'autant plus qu'ils font cela avec des adultes.

Mohamed nous trouve un nouvel endroit, plus à l'abri du vent. On essaye de garder le calme chez les mômes, afin de ne pas se faire repérer. Mohamed nous fait le thé et nous jouons au *ronda*, un jeu de cartes.

On entend beaucoup de gens dans la montagne aujourd'hui, les sons se propagent, ainsi que les sirènes de la police.

D'où je suis je vois deux personnes grimper la montagne.

On est en planque, on a sorti les jumelles et on regarde à tour de rôle les checkpoints de la grande route.

De retour vers la maison à la tombée de la nuit, belle couleur rouge avec les ombres des enfants, notamment celle d'Azzedine et Hussein.

Ecrits du 1 avril 2020





La douche est l'endroit où je peux être complètement isolée, un lieu privilégié, celui où l'on peut être enfin seule, j'adore !

Ce matin, préparation de l'eau de la douche chez les moutons, dans l'enclos en terre face à la maison, où se trouvent la bergerie, le four à pain et le pot pour chauffer l'eau.

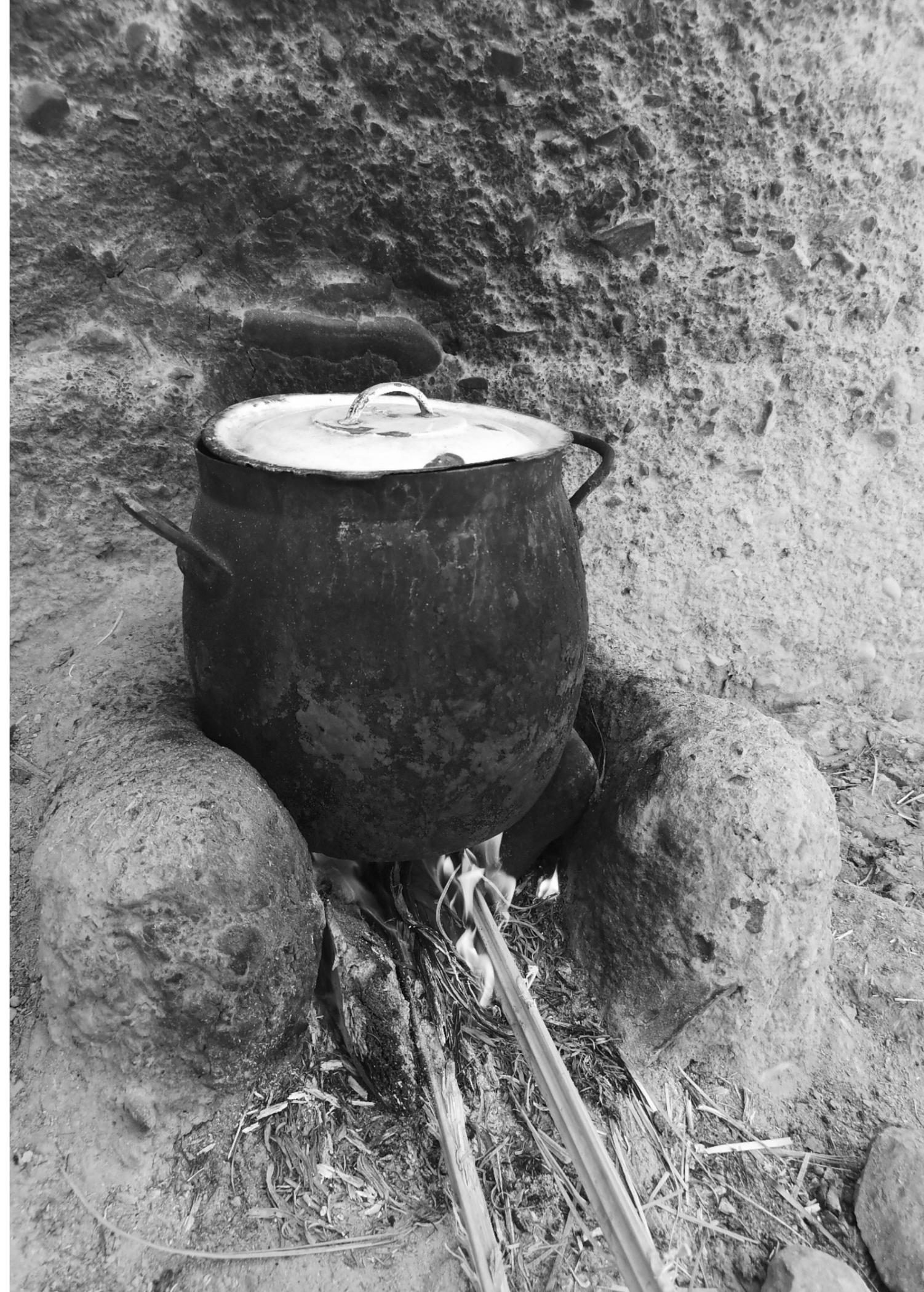
Ce lieu me plaît beaucoup, malgré son exigüité. Je me donne la tâche de chauffer l'eau pour ceux qui veulent prendre leur douche et en même temps je dessine les moutons. En l'occurrence, il y en a un qui est venu voir mon dessin ce matin, ils sont sympas et pas peureux.

À côté, Ekram joue avec la terre, fait des *keka* (gâteaux) et Fatimzara caresse les moutons pour leur dire bonjour. Il est fréquent qu'on se retrouve à plus de huit personnes à cet endroit. La mère de Mohamed, nourrit les moutons tous les matins, les petits viennent dire bonjour aux animaux. Souvent Halima ou Zor, font le pain et de temps en temps Mohamed se fait raser les cheveux par son frère. Aujourd'hui je me retrouve qu'avec Ekram et Fatimzara, c'est calme.

Après le petit-déjeuner, Keltoum, la mère des jumeaux et de Younès, fait la classe aux enfants via les cours envoyés par Whatsapp par leurs instits. C'est l'année où les jumeaux apprennent à lire, pas cool. Keltoum se prête au jeu et s'en occupe vraiment bien. Au fond de la pièce, il y a Lalaftoh qui lit des versets du Coran et à l'autre bout Zor, qui travaille sur sa machine à coudre.

Mohamed est allé chercher de la luzerne au jardin pour les moutons, l'eau de sa douche est en train de chauffer.

Écrits, le 28 mars 2020.







Pour vivre convenablement les gens ici s'appuient sur le groupe. Beaucoup d'entraide, Mohamed appelle cela le «maillage», c'est leur sécurité. En premier lieu le groupe familial, ce groupe fait corps, c'est une unité. J'ai pu le percevoir déjà par le rapport à leur propre corps. Régulièrement dans le salon, quand les femmes et les enfants sont tous allongés par terre sur les tapis à regarder la télé, les enfants sont collés à la mère ou à leur tante, ils passent de bras en bras, ce n'est pas rare de voir les femmes s'épouiller entre elles. Ce grand corps mouvant face à la télé me fascine à chaque fois que je passe devant. Souvent je le vois après manger, à l'heure de la sieste. La vie au sol est propice à la constitution de ce grand corps. Cela serait plus difficile sur nos canapés ou chaises, éléments qui individualisent et cassent ce phénomène de la fusion de cet ensemble de corps pluriels.

Écrits du 24 avril 2020

Aujourd'hui j'ai pris plaisir à être en cuisine avec les soeurs de Mohamed, dites «les filles». Nous avons préparé les chebakias, biscuit spécial ramadan. J'ai trouvé un sentiment de liberté dans la confection de ces gâteaux. Ces biscuits ont une forme de sexe féminin. J'ai trouvé cela assez drôle, tous ces sexes féminins sur la table.

Zor, la cadette de Mohamed, est une femme douce et délicate, je l'ai perçue dans sa manière de faire les gâteaux. Elle prend soin dans l'étalement de la pâte et dans le pliage des chebakia. Les taches sur son visage dessinent un masque autour de ses yeux. J'aime bien cette femme, malgré le fait que Mohamed ne la supporte pas et ne lui parle plus. Je crois que c'est ma préférée.

Écrits du 21 avril 2020

Bonjour Elise,

Aujourd’hui il fait 45°C, je transpire beaucoup et je suis continuellement trempée. J’ai réussi à dégoter deux bouts de tissu pour que Halima, la sœur de Mohamed, me fabrique deux longues robes pour être plus à mon aise et surtout parce qu’il n’est pas très bien vu de porter des t-shirts dans une famille traditionnelle.

J’ai souvent la sensation de faire un voyage dans le temps, de traverser différentes générations dans la même journée. En un seul instant, je peux côtoyer l’enfance de mes parents, de mon arrière-grand-mère et de mes enfants (si j’en avais). Cela est parfois déroutant.

Je suis actuellement dans la palmeraie avec Halima et Mohamed. Il entretient les palmiers et Halima coupe la luzerne

pour les moutons. Et moi je viens de terminer de couper les feuilles de chou pour le couscous.

Le meilleur moment de la journée, c’est celui-ci : lorsqu’on peut faire une échappée vers la palmeraie. J’aime beaucoup cet endroit. Chaque jardin est entouré d’un mur en terre. De fait, quand on s’y promène, on se retrouve dans un grand labyrinthe. C’est un lieu paisible, où chantent les oiseaux et les vents. Les palmiers nous offrent un peu de fraîcheur, en dessinant de belles ombres au sol. Cela fait du bien, cela permet de lâcher les tensions de la maisonnée.

Le point noir dans la famille c’est l’éducation des enfants, ils crient tout le temps. Ce sont des enfants-roi, tout leur est dû et rien ne leur est expliqué. A cause de cela, l’ambiance peut vite

devenir électrique. C’est ce qui m’épuise le plus moralement. J’ai des montées de colère et d’agacement que je suis obligée de refouler. Les pics de bruit dans la journée sont au moment de la sieste et aux heures des repas.

Ce soir, je dors sur le toit en torchis. C’est le moment le plus respirable de la journée. Il y a trois mosquées dans le village. D’où je suis, j’entends les appels à la prière. Les trois psalmodient en même temps à quelques minutes d’intervalle. Cela crée un léger capharnaüm.

À part cela, j’entends l’ensemble des bruits du village, les ânes, les moutons, les enfants au loin, les passages de voitures, de camions et des mobylettes.

Ça y est ! À dix jours de la « libération » l’état lâche du lest et laisse circuler les gens un peu plus, d’où les bruits de moteur. Sur ce, je vais me laisser embarquer par Morphée sous ces belles étoiles.

Je t’embrasse et à bientôt
Valérie

Courriel, du 3 juin 2020



Il est presque 18 heures, je me sens molle, j'ai la bouche pâteuse, j'attends le *ftour*, repas qui rompt le jeûne. Je suis dans la palmeraie avec Mohamed dans le jardin du Hajj, en compagnie de vieux Berbères. Il fait très chaud, j'ai soif, plus qu'une heure à attendre. Diluée dans le monde, j'ai la sensation de ramper. Je m'ennuie à écouter une langue que je ne comprends pas. Mon corps se tortille dans l'attente de boire, rafraîchir cette bouche sèche. Mon corps est lourd, j'ai des difficultés à me tenir assise. Le temps est long, je m'ennuie de ma solitude parmi ces hommes qui discutent. Prise par l'épuisement du ramadan, mon corps est affaibli à cette heure-ci. Je rame à écrire, je peine à réfléchir, je peine à faire quoi que ce soit. Je n'arrive plus à penser.

Écrire ce que j'observe, mur en terre effrité, fondu, sec, creusé, cassé, mur avec des failles. Irrégulier. Grosse motte de terre bouche les trous. Mur élevé sur un mètre, un mètre cinquante, construit en bottes de terre d'un mètre de large sur 50 centimètres de hauteur, à peu près. À certains endroits des moulures de petites briques en terre.

Le palmier, un bon parasol contre le soleil. Le soleil baisse, une légère brise de fraîcheur se dépose sur nos corps posés au sol. Cela revivifie la peau, l'ombre a envahi le jardin. À certains endroits, des puits de lumière. Les palmiers des autres jardins sont toujours dans la lumière. Lumière orange, lumière d'un coucher de soleil.

Le palmier est dur et piquant, son fruit est doux et sucré. Mon corps n'est pas habitué à ces sensations, il me manque une membrane de protection, mon corps est à vif ici, tout pique, brûle et attaque.

Écrits du 21 mai 2020

La prière se fait cinq fois par jour, le chant du muezzin ponctue notre journée. La toute première vers 5 heures, il n'y a que Lalaftoh qui l'a faite, les autres la rattrapent quand ils se lèvent.

Avant chaque prière, une ablution. Ils se lavent le visage, les bras et les mains jusqu'au coude, les pieds et le sexe. Il existe des gestes bien précis pour se laver.

Ils ne sont pas obligés de se laver entre deux prières proches s'ils ne se sont pas salis c'est-à-dire, être allés aux toilettes, avoir été touchés par le sexe opposé, ne pas avoir de flatulences. C'est la prière de 17 heures et celle de 19 heures qui sont proches. Du coup à ce moment-là, interdit de toucher Mohamed. J'ai déjà fait quelques impairs, j'ai mis du temps à ne plus faire de bourdes, bref...

Je trouve que c'est une sacrée discipline, j'ai essayé de faire pareil sans les ablutions, juste par une méditation, j'ai tenu à peine deux jours.... mais je me rends compte que ma discipline c'est l'écriture pratiquement chaque jour.

Aujourd'hui, quand je suis rentrée dans le salon des femmes, Halima était en train de faire sa prière, Keltoum était en train de faire classe à ses mômes et Myriam était sur son portable. Zor était en train de lire le Coran, tandis que Lalaftoh préparait l'eau pour ses ablutions.

Je suis très admirative de voir tous ces gens vivre ensemble, en France j'ai parfois du mal à supporter le bruit de mes voisins...

Écrits du 5 avril 2020



Dernier jour de ramadan, il est presque 23 heures. Le ventilateur tourne toujours au plafond, la télé absorbe les enfants, les dévore. Yeux fatigués, ils persistent à regarder les dessins animés. Keltoum, leur mère, est déjà couchée depuis quelques heures. Ça y est, Lalaftoh est en train de tirer les ficelles pour que les derniers survivants aillent se coucher. J'éteins la télé sous l'œil amusé de Lalaftoh, les enfants rejoignent le lit de Keltoum. Lorsque j'arrive pour poser mon matelas, Keltoum est en train de mettre des couches aux jumeaux, ils ont honte devant moi. Mohamed se moque d'eux, pas cool.

Ici on dort dans la pièce à ciel ouvert. Hier dans la nuit, lorsque j'ai ouvert l'œil, je me suis rendue compte que j'étais prise en sandwich entre Lalaftoh et Mohamed...

Lalaftoh, la mère de Mohamed est pleine de ressources, éprise d'Allah. Ses chants la nuit du ramadan atténuent mes anxiétés, ça me berce, j'aime l'entendre lire le Coran.

Écrits du 25 mai 2020



Pendant ce temps-là
de l'autre côté la mue
Les regards dévorent mes oripeaux.
À nu, ma chair brûle...

À ciel ouvert
La mise à terre,
appel à devenir.

Temps confiné
Temps creux,
L'ennui gagne les profondeurs
Un vrai dimanche...

Rage intime,
La femme animale déploie son corps,
à la frontière de sa brutalité.

Violente pudeur,
Les griffes se rétractent
en une douce caresse.

En larve affamée,
la matrice dévore sa jeunesse.
Triste temps.

Quand les anges se font peintres,
des cieus coulent l'amour divin
Artistiquement autre.

Quand la sauvagerie
laisse place au verbe
Métis nous susurre sa ruse.

Muette...





La terre est bonne pour la sculpture ici. Je demande à Mohamed si l'on peut l'accompagner avec les mômes quand il arrose le jardin. En ce moment les autorités lâchent un peu de lest, moins présentes ; malgré les check-points, les voitures circulent. Je prends mes bidons vides d'eau de 5 litres, j'en donne un à chacun : Younès, Hussein et Fatimzara. Arrivés au jardin, Mohamed découpe les bidons d'eau pour faire des récipients et on commence à mélanger terre et eau, pour revenir faire des petites sculptures une prochaine fois. La journée est top, comme si on était à la plage, pratiquement tous en slip dans le jardin, les pieds dans l'eau.

Écrits du 22 mai 2020

Cette fois-ci je viens seule avec les jumeaux et Younès, on commence à travailler la terre pour en faire une pâte, ça les fait rire. Fatimzara nous fait des «keka», Younès et Hussein font des personnages qui sont assez drôles, à moitié ours et souris, ils créent une famille. Pour ma part, j'essaye de coller la terre sur les murs qui sont déjà eux-mêmes en terre, je veux essayer de faire un masque. Je ne comprends pas, ça se décolle... Pourtant, j'ai bien mouillé le mur, mais rien n'y fait.

Écrits du 25 mai 2020



**« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. »
Mark Twain**

Cette fois-ci le déplacement s'est fait sous la contrainte, due à la propagation du coronavirus. L'impossibilité de me dire : « je pars quand je veux » devient étrange, je me sens libre, mais tout de même enfermée dans le temps, dans une autre culture.

Cet immersion forcée convoque en moi une suradaptation. Je remets en jeu ma manière d'être. Souvent dans l'incompréhension face à bon nombre de réactions de Mohamed, je découvre par les femmes de sa famille, de nouvelles valeurs humaines qui m'étaient inconnues.

Je deviens autre

Afin de prendre du recul sur la situation, j'ai pris la décision d'écrire tous les jours. L'écriture m'a permis de faire face à ce chamboulement interne, mais elle m'a aussi permis de capter des temps de vie avec mes hôtes.

Sous ces différentes strates d'écrits, je décide de partager mes images « écrites », afin de rendre hommage à ce temps singulier.

Cette expérience laisse en moi une empreinte profonde, cela a révélé un nouvel intérieur et me décale de ma propre culture. Aujourd'hui, entre deux, il m'est impossible de fermer aucune porte. Malgré l'inconfort de ne pas être chez soi, une chose plus large m'appelle.

L'artiste que je suis en devenir, me pousse à continuer à travailler à partir de là-bas. Être décalée me permet de garder la vibration de « l'ouvert ».

L'ÊTRE-DECALÉ



NELC'HLA DITE «LA BÊTE»

Début 2022, j'installe mon atelier à Amzrou.

Je me laisse guider par le quotidien des habitants.

Je vais régulièrement visiter la famille de Mohamed à deux pas de mon atelier et rends visite à sa sœur à Bono, un des derniers villages avant le désert.

Je m'intéresse à leur manière de vivre le paysage. J'accompagne Mohamed quand il va à la montagne, ainsi qu'au jardin. À Bono, j'aide sa sœur pour sortir les moutons, aller chercher le bois et couper les petites herbes qu'on peut trouver à droite et à gauche.

Dans ce vivre-ensemble, mon regard se porte sur leurs préoccupations. Je me retrouve dans un nouvel inconscient collectif où mon imagination se fond dans leur quotidien. Je renouvelle l'expérience du ramadan tout en étant dans la création.

« Je m'arrête à un endroit donné ou recueille un matériau, parce que j'ai le sentiment qu'il y a matière à découverte. Ici est le lieu où je peux apprendre. Il existe certains endroits où je retourne sans cesse, allant à chaque fois plus profond ; c'est une relation faite de strates qui se sont déposées sur une longue période de temps. Demeurer en un lieu me rend plus conscient des changements. »

Andy Goldsworthy

PETITE LEÇON D'ALTERITÉ

Au tout début de ma relation avec Mohamed je fabrique une sculpture chez un de ses amis qui tient un campement pour touristes près des dunes. Après avoir dessiné les dromadaires du camp dans tous les sens, je décide de faire une sculpture avec les tiges de ferraille que je trouve sur place. Afin de lui donner du volume, je décide de récupérer des boîtes à œufs de la cuisine et je cherche comment je peux faire de la colle. Je vois dans une poubelle le pain sec, laissé après le passage des touristes. Je prends quelques morceaux de pain et je mélange le pain avec de l'eau, et les boîtes œufs déchiquetées. Cela fait une belle tambouille.

Fière de ma trouvaille, je montre ce que je suis en train de faire à Mohamed. Celui-ci, étonné de la pâte que je viens de faire, me demande comment j'ai fait. Je lui fais un récapitulatif de ma manière de procéder et je le vois interloqué, je dirais même choqué. Il me rétorque que ça ne se fait pas de prendre du pain. C'est réservé aux animaux et il ne faut pas gaspiller la nourriture. Parce que ces animaux-là, nourriront l'homme par la suite. Bref, je me sens pas très à l'aise et lui fais part du fait que dans ma culture la farine est utilisée pour faire de la colle et de la peinture, et cela depuis déjà tres longtemps. Et que pour l'art, tout pouvait être utilisé, que cela n'est pas vu comme quelque chose de mal. Je m'excuse auprès de lui et je décide tout de même de continuer, vu que la pâte était faite. Je démarre donc ma sculpture. Je laisse sécher la première couche le temps qu'on aille se balader ; à mon retour, les chèvres étaient en train de la manger...





Bono est un village qui disparaît sous le sable dû à la sécheresse, la terre n'est plus cultivable et les palmiers meurent les uns après les autres. Avec les femmes, je ramasse le bois mort pour alimenter le feu et je m'occupe des animaux.

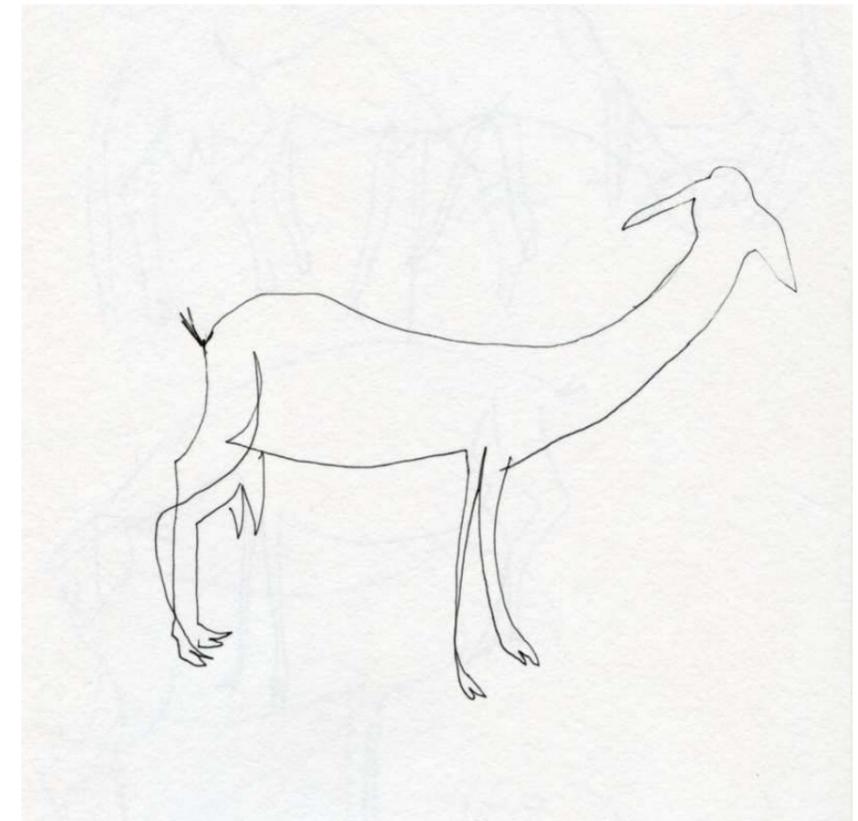


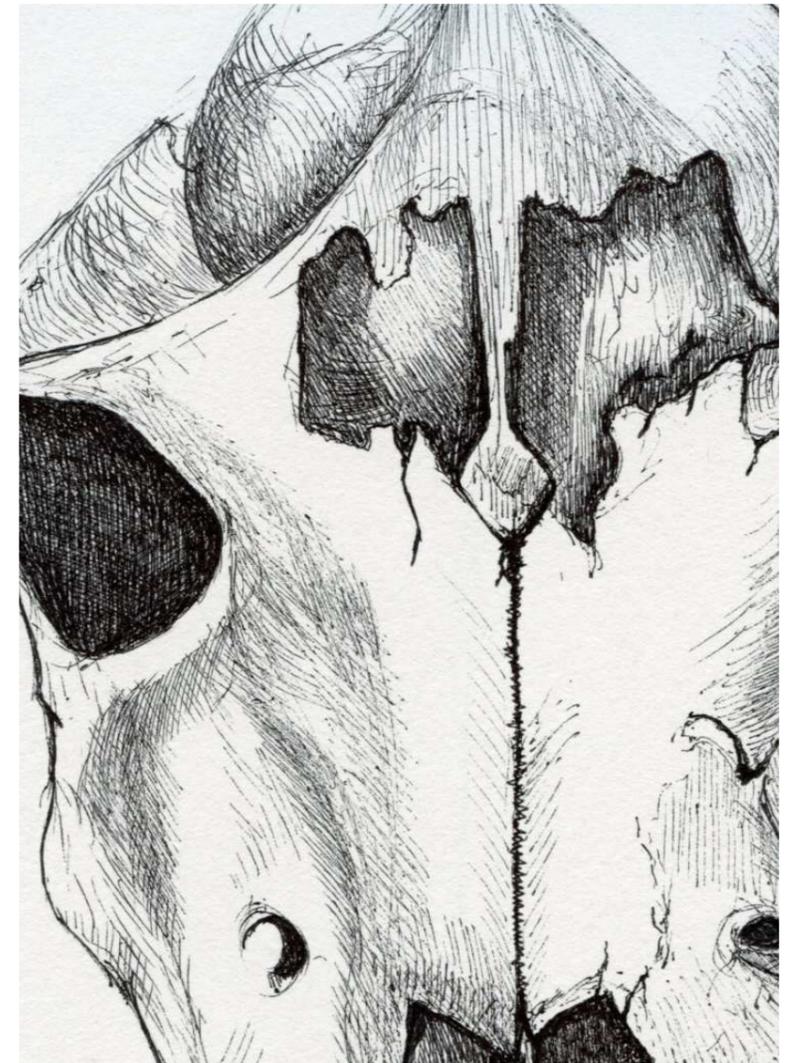
Là-bas, les voisines des sœurs de Mohamed se moquent de moi quand elles me voient m'occuper des moutons. Elles n'arrivent pas à comprendre qu'une Européenne puisse s'occuper d'animaux. Elles ne savent pas que j'ai grandi dans une ferme et que les bêtes me sont familières. La première fois que j'ai vu une vache vèler, j'avais 8 ans. C'est quelque chose de naturel pour moi.

Ce que j'aime d'autant plus là-bas, c'est que les troupeaux restent à taille familiale. J'ai grandi dans une ferme où les bêtes sont élevées en batterie.

La dimension humaine que je retrouve là-bas joue sur le temps qui s'écoule. J'ai toujours vu ma mère courir d'un champ à un autre, d'une culture à une autre. Je la voyais très peu, sauf quand je travaillais avec elle dans les champs.

L'été était la meilleure saison, nous travaillions beaucoup, mais il y avait de la main-d'œuvre. Cela constituait un groupe où le vivre ensemble faisait lien. Celui-ci disparaissait à la rentrée des classes.





Avec Mohamed, nous allons régulièrement dans la montagne d'Amzrou pour jouer aux cartes, boire du thé ou préparer un tajine avec ses amis. Nous croisons des fleurs étranges et beaucoup de carcasses d'animaux.

*« Si vous voulez contempler l'esprit de la mort,
ouvrez grand votre cœur au corps de la vie.
Car la vie et la mort ne font qu'un, comme le
fleuve et la mer ne font qu'un. »*

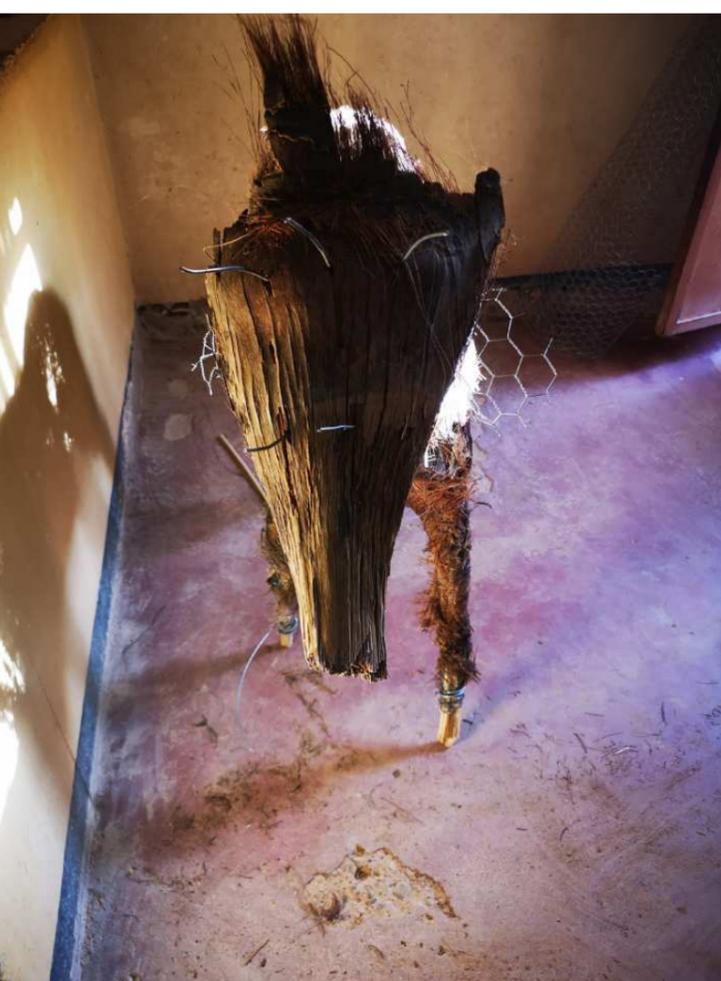
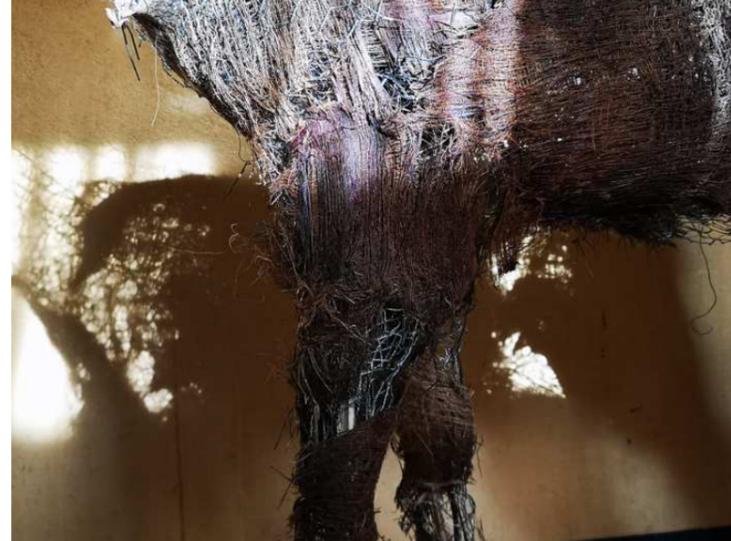
Khalil Gibran

Nelc'hla est une femelle, mi-végétale, mi-animale, elle est large et n'a pas d'yeux. Elle a uniquement son flair pour avancer. Curieuse et gourmande, elle cherche de la nourriture et la compagnie des enfants. À la fois sauvage et docile, elle sait quand se montrer. Elle aime les enfants, les porte sur le dos, juste pour les amuser. Si l'on lui tire trop sur le poil, elle grogne comme un ours. Elle a la faculté de s'intégrer dans n'importe quel paysage. Son pur bonheur est de suivre Mohamed quand il va irriguer le jardin. Elle frétille devant toute cette luzerne à manger. Elle n'aime pas les maisons, parce qu'elle y est enfermée dans le noir.

Nelc'hla est toute seule dans son espèce, elle aimerait avoir sa propre tribu, vivre en troupeau et courir avec les autres à travers les paysages.

Elle cherche à retrouver les siens.





Dans l'atelier d'Amzrou, je crée Nelc'hla avec les éléments collectés à Bono. Chaque jour, les enfants viennent lui dire bonjour et lui insufflent un peu de vie. Mohamed me trouve le fil et les aiguilles.



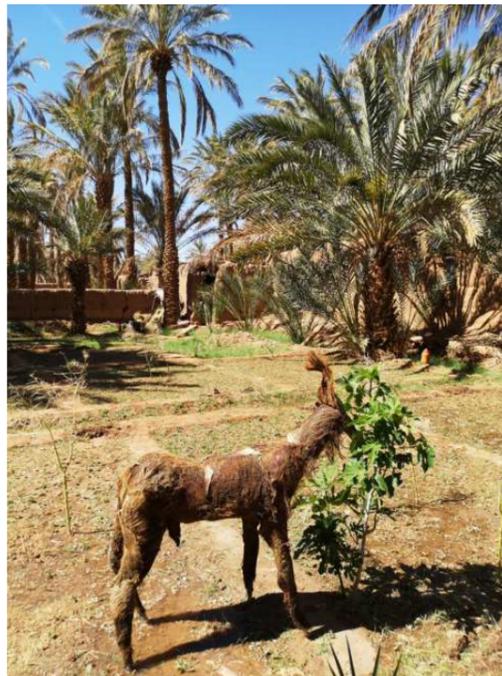
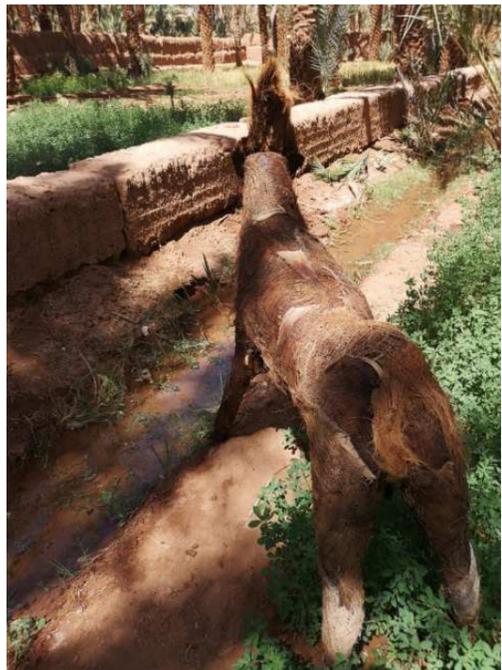
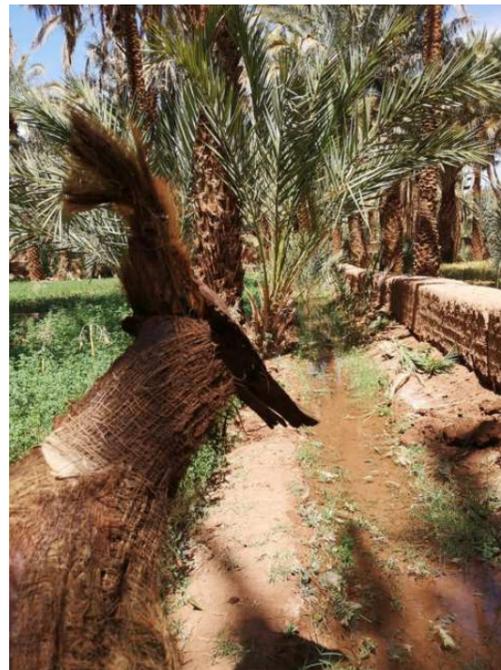
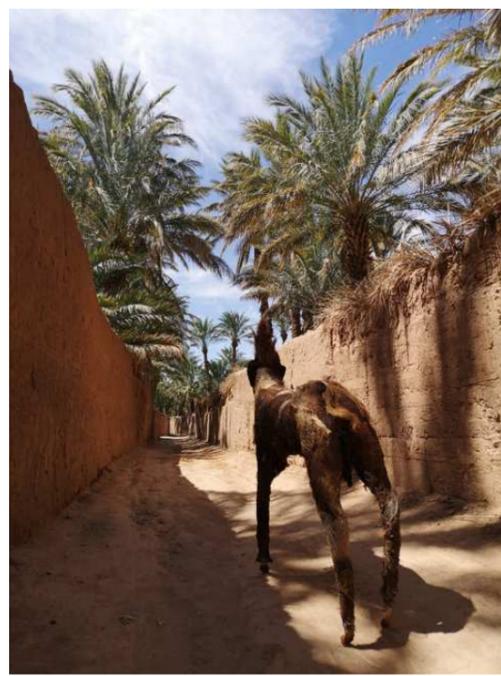
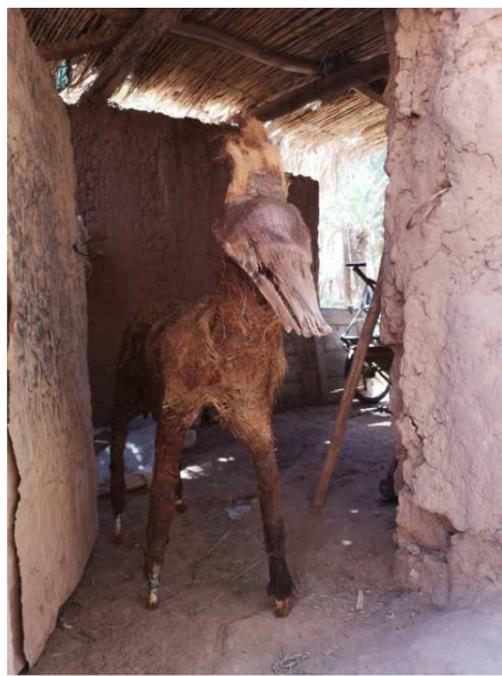


Un jour de Ramadan, très tôt, je sors la bête vers la palmeraie et la photographie en train de gambader à travers les jardins.



*« J'aime la vie, j'aime ce qui bouge. Pourtant,
je ne cherche pas à reproduire un mouvement.
Je cherche plutôt à y faire penser. Mes statues
doivent donner à la fois l'impression qu'elles
sont immobiles et qu'elles vont remuer. »*

Germaine Richier



Nel'ha dans son environnement naturel

Nelc'hla est ma première création au village. Je l'ai fabriquée dans mon atelier au milieu du hameau, et très peu de personnes l'ont vue, à part la famille de Mohamed, qui observe toujours du coin de l'œil sans rien dire. Dans l'entourage de Mohamed, l'art est très peu présent ; on parle plutôt de décoration ou d'artisanat. Les objets que nous fabriquons sont destinés à être vendus.

De mon côté, je crée avant tout pour insuffler de la poésie et découvrir un monde invisible. Voir des formes émerger à travers une sculpture ou un dessin m'ouvre au monde.

Là-bas, je redécouvre les valeurs ancestrales de mon propre milieu social, « les gens de la terre », à travers la famille de Mohamed et leurs gestes simples.

La bête est née de ce paysage rude et de ces valeurs oubliées. Je renoue avec un lien viscéral à la terre. Étroitement liée à elle, je prévois d'y retourner pour continuer à travailler autour de ces paysages en voie de disparition et de transformation, et créer à partir de ce qu'ils me racontent.



*« Il y a dans mes sculptures une exagération.
C'est voulu. C'est la recherche de la puissance et
la traduction de la vie. Ce qui m'intéresse, c'est la
vie. Que les gens ressentent cette sorte de flux qui
passe entre les sculptures et eux. »*

Ousmane Sow

CONCLUSION

Je crée à partir de ce que je vois et je mets en relation des éléments de la nature avec des gestes simples, je recherche la forme archaïque. À partir du réel, je pousse la porte des mondes invisibles afin de raconter autrement ce que je vois et ce que je ressens. La narration, à la fois formelle et écrite, ainsi que la poésie sont essentielles pour entrer en relation avec le monde qui m'entoure. Ma pratique artistique se développe autour de la question du vivant et du regard que je porte sur ce territoire, à travers ma relation avec l'autre, la nature et le paysage.

Du domaine de l'anecdote aux enjeux sociétaux, j'utilise mon vécu pour interroger de manière plus large ma place en tant qu'artiste dans le monde.

En tant qu'artiste de terrain, aller là-bas me permet de déconstruire les fantasmes et les croyances inculquées par ma culture sur cet endroit. Je suis projetée dans une réalité différente avec laquelle j'apprends à composer et à vivre de mon propre cheffe. Vulnérable dans cette autre culture, je m'expose au monde. Rester longtemps me permet de tisser des liens sur le territoire et d'entrer dans son intimité. Mon regard s'affine à chaque séjour, saisissant la réalité de là-bas et ce qui compose mon identité.

Mon interaction avec ce lieu est à la fois une effervescence de questionnements qui fait écho à mon histoire originelle, et à une relation sensible avec cette nature contrastée.

Le paysage est pour moi un révélateur d'âme, il pousse l'hu-

main à évoluer d'une certaine manière et à intégrer des valeurs à partir de ce que celui-ci lui offre.

L'industrialisation de la terre coupe ce rapport sensible avec la nature. La terre entre dans un processus de rentabilité et ne laisse plus aucune poésie face au vivant. «On ne rêve pas devant un champ d'échalotes qui fait 200 mètres de long, surtout quand on doit le planter». On perd la dimension humaine et, de fait, ces valeurs, on se retrouve à courir après les cours de la bourse.

Aujourd'hui, le sud du Maroc est également confronté à cette industrialisation due à l'essor massif de la culture de la pastèque, ce qui crée des aberrations écologiques telles que la sécheresse, les méga bassines, etc.

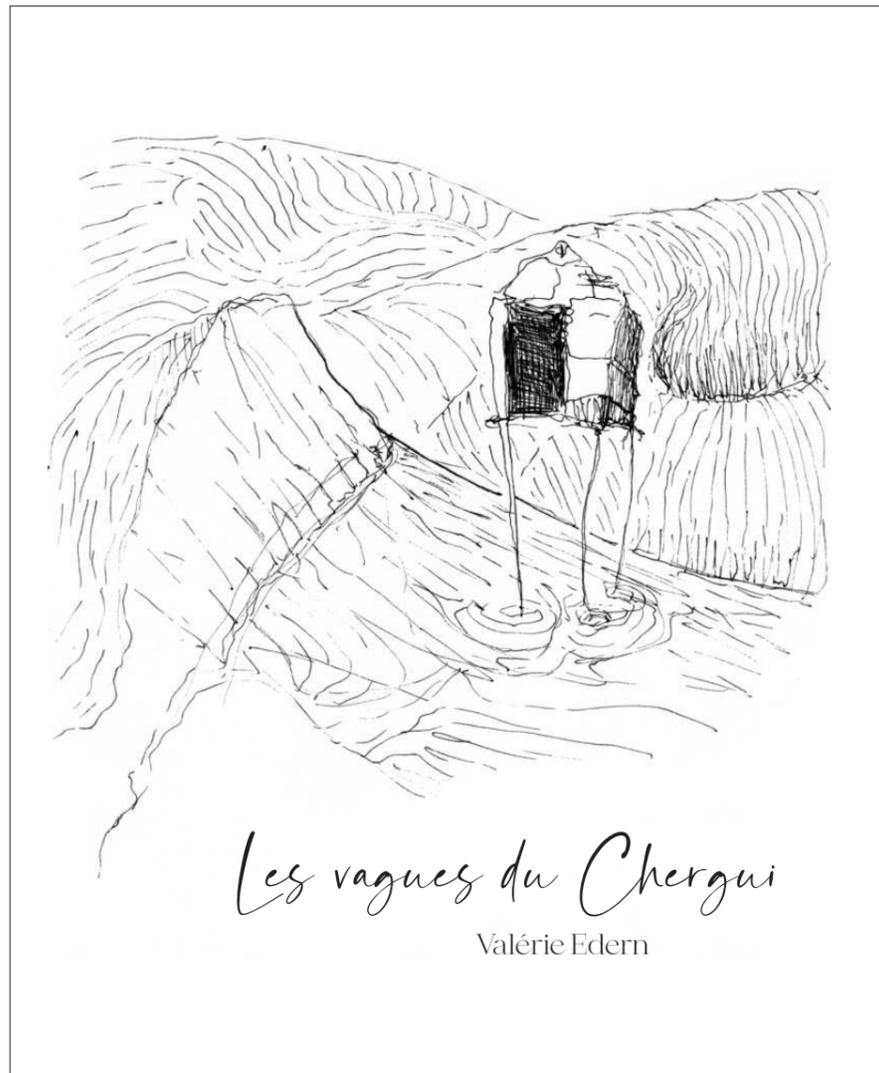
Le déplacement me permet d'ouvrir mon regard sur le fonctionnement de ma propre société et me permet de prendre du recul sur l'histoire de mon milieu d'origine, ainsi que de mieux saisir la violence qu'engendre le système capitaliste sur les valeurs «des gens de la terre».

Cet écrit me permet d'aller au plus profond de moi-même et de situer ma démarche. Je crée des connexions avec mes origines, mon intimité et les conséquences du déplacement. Relier cet ensemble crée une constellation qui m'appartient de développer et de faire grandir. C'est pourquoi je souhaite poursuivre mon travail là-bas afin de continuer à approfondir et explorer le paysage, la nature et vivre avec la population enracinée à cette terre.

*« Le dialogue véritable suppose la reconnaissance
de l'autre, à la fois dans son identité
et dans son altérité. »*

Proverbe africain

DOCUMENTS ANNEXES



Edition «Les vagues du Chergui»



BIBLIOGRAPHIE

Gaston Bachelard

La terre et les rêveries de la volonté
Éditions Corti, Paris, 1948

La terre et les rêveries du Repos
Éditions Corti, Paris, 1942

Saïd Bouftass

Le dessin d'observation - méditations phénoménologiques
Éditions Alberti, Rabat Maroc, 2011

Cynthia Fleury

Ci-gît l'amer
Éditions Gallimard, Paris, 2020

Daniel Franck

Le cahier Dessiné
Éditions Buchet/ Chastel, Paris, 2003

Andy Goldsworthy

Andy Goldsworthy crée avec la nature
Éditions Anthese, Montrouge, 1998

Chantal Jaquet

Les transclasses ou la non-reproduction
Éditions PUF, Paris, 2022

Guillame Logé

Renaissance Sauvage - L'art de l'Antropocène
Éditions Puf, Paris, 2019

Claire Marin

Être à sa place - Habiter sa vie, Habiter son corps
Éditions de l'observatoire, Paris, 2022

Nastassja Martin

Croire aux fauves
Éditions Gallimard, Paris, 2019

Clarissa Pinkola Estès

Femmes qui courent avec les loups
Éditions Grasset, Paris, 1995

Germaine Richier

Germaine Richier - Paroles d'Artiste
Éditions Fage, Lyon, 2017

Ousmane Sow

Le soleil en face
Éditions Actes Sud, Paris, 1999

